

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 21

Artikel: Causerie : Montbenon et Beaulieu. - La revue
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

notre journal, mais cédant à un vœu qui nous paraît juste, nous n'avons pas cru devoir refuser notre intermédiaire à cette occasion.

B.

Causerie.

Montbenon et Beaulieu. — La revue.

A l'exception des souvenirs que nous en ont laissés le beau tir fédéral de 1856 et le tir cantonal de 1858, Beaulieu, malgré son nom, n'offrait rien, jusqu'à ces dernières années, de bien attrayant pour le Lausannois; Montbenon était sa promenade favorite. Mais, depuis que Beaulieu n'est plus une propriété particulière et qu'il a été transformé en place d'armes, Montbenon a perdu nombre de ses habitués. C'est là que la bonne, traînant son petit char d'enfant, allait chaque après-midi, jouer avec les marmots, tout en lançant de fréquentes œillades aux beaux grenadiers qui y faisaient leur école de peloton. La femme de chambre et la bonne ont un faible particulier pour l'épaulette; l'habit bourgeois, l'habit de *pékin*, comme elles l'appellent, n'a aucune de leurs sympathies, tant que l'école militaire est ouverte. Ce n'est guère que lorsque la température de novembre renvoie tous les képis, toutes les grenades, tous les boutons jaunes, qu'elles daignent abaisser leurs regards superbes sur le costume civil. Le physique d'un employé de bureau, d'un aimable garçon, rangé, laborieux, ne vaut pas la figure brunie d'un chasseur de gauche à la moustache retroussée, ombrageant le classique *brûle-gueule*. Il faudra nécessairement, pour complaire à cette partie intéressante du sexe, en venir aux troupes de ligne, aux grenadiers permanents.

Où ne voit plus sur Montbenon quelques touristes anglais, quelques voyageurs de commerce logés dans les hôtels voisins, des convalescents, des phthisiques qui viennent y chercher le soleil :

Un bon vieillard aussi, que la saison rassure,
Loin de son vieux fauteuil, au grand air s'aventure,
Et trouve à Montbenon, courbé sur son appui,
Un confrère, à l'hiver, échappé comme lui.
Entre les deux Nestors un entretien s'engage,
On parle de ses maux, on parle de son âge.
« Et la toux ? » dira l'un, d'un air compâtissant ;
« Merci ! j'en suis guéri, » répond l'autre en toussant.

Tous les autres promeneurs ont déserté, avec la troupe, cet heureux coin de terre, pour s'abattre sur Beaulieu comme un vol de passereaux sur un champ de blé.

C'est surtout un jour de revue qu'il faut voir Beaulieu, pour jouir de l'aspect animé de la foule, mélange de bourgeois et de militaires.

Cette année, le champ des manœuvres était fermé par un cordeau autour duquel se pressaient des centaines de curieux jouissant beaucoup mieux que précédemment, du charmant coup-d'œil qu'offraient les évolutions militaires. Mais c'est surtout à l'heure du repos que la place présente une scène des plus amusantes

pour le spectateur. Les fusils s'arrangent en faisceaux; le soldat impatient s'échappe dans toutes les directions, et franchit le cordeau pour aller rejoindre sa famille qui a déjà choisi sa place sur *le tertre aux dix heures*, ou dans le bosquet qui le couronne.

Bientôt le panier s'ouvre et laisse échapper de ses flancs le saucisson appétissant, le fromage, le rôti froid qui sont étalés sur la nappe de gazon. Les bouchons sautent, le petit blanc pétille, les verres s'entrechoquent, et le repas est délicieux. La conversation s'anime, les enfants cabriolent, et les nourrissons, dans les bras de la mère, lui attirent les félicitations de la compagnie :

— Le gros petit garçon que vous avez là, Françoise! quel troupier ça donnera !

— N'est-ce pas, Daniel?... il aime tant les *sordats*; vois-tu les *sordats* !

Pendant ce temps, la musique militaire joue au milieu d'un essaim de jeunes beautés qui font tourner, dans leurs doigts effilés, l'ombrelle aux franges de soie, tout en frappant le sol de leurs petits pieds, au souvenir des bals du dernier hiver. Ce séduisant entourage détourne facilement le regard du musicien qui, au lieu de suivre la partition, fait une *double croche* pour s'arrêter sur de beaux yeux bleus, où il fait ensuite un *point d'orgue* accompagné d'un *soupir*; et si les regards de la belle se mettent à l'unisson, il en résulte un *accord parfait*, qui rompt l'harmonie du morceau. Le chef du corps en sera quitte pour accentuer énergiquement, avant d'attaquer l'air suivant, le sacramentel, *attention !!*

Tout-à-coup, le rappel bat; il se produit un mouvement général dans les nombreux groupes assis sur le gazon; le soldat se hâte d'achever la bouteille, et regagne les rangs. Un cliquetis de couteaux, de fourchettes et d'autres ustensiles qui rentrent dans le panier se fait entendre et la foule se rapproche peu à peu du cordeau d'enceinte. — *Le tertre aux dix heures* présente alors un aspect singulier: plus de gazon, plus de mousse, plus de paquerettes, plus de feuilles sèches.

Partout des journaux maculés qui ont servi à envelopper le fromage, le saucisson ou d'autres comestibles. *L'Estafette*, *l'Eclair*, la *Gazette*, la *Semaine*, jonchent le sol. Nous avons même vu fouler aux pieds... la *Patrie*!... et même, faut-il le dire?... le pauvre petit *Conteur*.

L. M.

Les saluts.

Rien n'est banal dans les usages d'un peuple, et s'il existe une matière intéressante, c'est celle qui règle les devoirs de politesse mutuelle.

En France, on se salue en se disant :

— *Comment vous portez-vous ?*

Un étranger croirait qu'il s'agit d'une question d'équilibre, l'histoire de savoir comment les pieds peuvent entraîner le corps.

Il n'en est rien, c'est une simple mesure de politesse, peut-être un signe de l'indolence française.